



"On peut se trouver, dans la vie publique comme dans la vie privée, en face de situations où la rapidité même d'un acte violent peut constituer la seule réponse appropriée. Ce

n'est pas la décharge affective qui importe en ces cas, et que l'on aurait pu tout aussi bien obtenir en frappant sur la table ou en faisant claquer la porte. L'important est qu'en certaines circonstances, la violence – l'acte accompli sans raisonner, sans parler, sans réfléchir aux conséquences – devient l'unique façon de rééquilibrer les plateaux de la justice."

"La violence n'est pas plus **bestiale qu'irrationnelle**. [...] Dire que la violence procède souvent de la fureur est un lieu commun, et certes la fureur peut avoir un caractère irrationnel et pathologique, mais il en va de même de toute émotion humaine. On peut certainement créer des conditions susceptibles d'aboutir à une déshumanisation de l'homme – comme les camps de concentration, la torture, la famine – mais cela ne signifie pas qu'il puisse par là devenir semblable à un animal ; dans des conditions de ce genre, ce ne sont pas la fureur et la violence, mais leur absence évidente, qui devient le plus clair de la déshumanisation. La fureur n'est en aucune façon une réaction automatique en face de la misère et de la souffrance en tant que telles ; personne ne se met en fureur devant une maladie incurable ou un tremblement de terre, ou en face de conditions sociales qu'il paraît impossible de modifier.

C'est seulement au cas où l'on a de bonnes raisons de croire que ces conditions pourraient être changées, et qu'elles ne le sont pas, que la fureur éclate. Nous ne manifestons une réaction de fureur que lorsque notre sens de la justice est bafoué ; cette réaction ne se produit nullement parce que nous avons le sentiment d'être personnellement victimes de l'injustice, comme peut le prouver toute l'histoire des révolutions, où le mouvement commença à l'initiative de membres des classes supérieures qui conduisirent la révolte des opprimés et des misérables. En face d'événements ou de conditions sociales révoltantes, il est terriblement tentant d'avoir recours à la violence, du fait de sa promptitude et de son immédiateté propre. Agir avec une rapidité *délibérée*, c'est aller en fait contre les caractéristiques naturelles de la fureur et de la violence, mais cela ne les rend pas irrationnelles. Au contraire, on peut se trouver, dans la vie publique comme dans la vie privée, en face de situations où la rapidité même d'un acte violent peut constituer la seule réponse appropriée. Ce n'est pas la décharge affective qui importe en ces cas, et que l'on aurait pu tout aussi bien obtenir en frappant sur la table ou en faisant claquer la porte.



L'important est qu'en certaines circonstances, la violence – l'acte accompli sans raisonner, sans parler, sans réfléchir aux

conséquences – devient l'unique façon de rééquilibrer les plateaux de la justice.

Hannah Arendt, "Sur la violence", 1971

(1145a - 1145b) : Vice, intempérance, bestialité

En matière de moralité les attitudes à éviter sont de trois espèces : vice, intempérance, bestialité. (...)

Et puisqu'il est rare d'être un homme *divin*, au sens habituel donné à ce terme, ainsi également la bestialité est rare dans l'espèce humaine : c'est principalement chez les barbares qu'on la rencontre, mais elle se montre aussi parfois comme le résultat de maladies ou de difformités ; et nous appelons encore de ce terme outrageant les hommes qui surpassent les autres en vice. (...) Certaines choses sont agréables par leur nature, les unes d'une façon absolue, et les autres pour telle classe d'animaux ou d'hommes ; d'autres choses, par contre, ne sont pas agréables par nature, mais le deviennent soit comme conséquence d'une difformité, soit par habitude ; d'autres enfin le sont par dépravation naturelle. Ceci posé, il est possible, pour chacune de ces dernières espèces de plaisirs, d'observer des dispositions du caractère correspondantes. J'entends par là les dispositions bestiales, comme dans l'exemple de la femme qui, dit-on, éventre de haut en bas les femmes enceintes et dévore leur fruit, ou encore ces horreurs où se complaisent, à ce qu'on raconte, certaines tribus sauvages des côtes du Pont, qui mangent des viandes crues ou de la chair humaine, ou échangent mutuellement leurs enfants pour s'en repaître dans leurs festins, ou enfin ce qu'on rapporte de Phalaris. 1149A (...) En effet, tous excès d'insanité ou de lâcheté ou d'intempérance ou d'humeur difficile, sont soit des traits de bestialité, soit des états morbides. (...) Il est évident que, dans le cas de l'intempérance, il y a celle qui est bestiale et celle qui est morbide, et que l'intempérance au sens strict est seulement celle qui correspond au dérèglement proprement humain.

Aristote *Ethique à Nicomaque* Livre VII



La liberté individuelle n'est donc nullement un produit culturel. C'est avant toute civilisation qu'elle était la plus grande, mais aussi sans valeur le plus souvent, car l'individu n'était

guère en état de se défendre. Le développement de la civilisation lui impose des restrictions, et la justice exige que ces restrictions ne soient épargnées à personne. Quand une communauté humaine sent s'agiter en elle une poussée de liberté, cela peut répondre à un mouvement de révolte contre une injustice patente, devenir aussi favorable à un nouveau progrès culturel et demeurer compatible avec lui. Mais cela peut être aussi l'effet de la persistance d'un reste de l'individualisme indompté et former alors la base de tendances hostiles à la civilisation. La poussée de liberté se dirige de ce fait contre certaines formes ou certaines exigences culturelles, ou bien même contre la civilisation.

S. FREUD *Malaise dans la culture*

Questions :

Idée principale de chaque passage ?

Quel lien préexistant entre violence et bête ou déraison Aristote et Arendt font-ils ?

Quel lien est fait entre la violence et la justice ?